

opper chez l'enfant la confiance exclusive dans les puissances surnaturelles, à lui faire concevoir le monde comme un vaste théâtre où les événements de tout ordre expriment les intentions d'en haut. Cette opinion habitue nécessairement l'esprit à attendre sans cesse le miracle, à l'espérer, à compter sur lui. Les restrictions n'y font rien ; elle corroborent ; et je ne vous apprendrai rien en vous disant que l'église moderne a poussé ces tendances au plus haut degré possible. Elles endorment délicieusement le fidèle dans les bras d'une famille spirituelle infiniment tendre, gracieuse, occupée à le protéger, à le punir doucement quand il a péché, à le ramener avec des pardons et des sourires quand il se repent ; et je consens que l'homme malheureux trouve là des consolations, des appuis, des espérances exquises. Tout est fait, au surplus, pour lui rendre présents les témoins et Directeur célestes de sa terrestre vie, pour le guider pas à pas dans ce domaine de divine féerie où sa foi l'élève de degrés en degrés jusqu'à l'extase.

Mais où est là-dedans le rôle de la volonté ? L'énergie, à ce régime, s'atrophie et meurt, et avec elle la notion de sa responsabilité, le goût de la liberté personnelle, le désir de savoir, le besoin de raisonner, le sens même de l'action. Le croyant au miracle, c'est le général Trochu vouant Paris à Sainte-Genève et priant pour le salut de la cité qu'il doit défendre. C'est l'Espagne illuminant de cierges ses églises pour obtenir le salut de sa flotte. Hélas ! c'est nous encore...

MANQUE D'INITIATIVE

On se plaint du manque d'initiative général chez notre jeunesse, comment veut-on qu'il en soit autrement quand on nous a appris à obéir servilement à des professeurs sans cœur ni âme, quand on a fait de nous dès le collège des bureaucrates, des fainéants, lorsqu'à l'école on nous a bourrés que de petit catéchisme.

On veut que, lorsque nous sortons des études commerciales ou classiques, nous nous jetions généreusement dans la vie. Mais nous sentons bien qu'au premier instant nous serions transportés par le courant du fleuve, nous autres à qui l'on n'a appris qu'à faire la planche dans les eaux bourbeuses des mares. Nous sortons des classes où nous n'avons jamais appris qu'à copier de vulgaires modèles et l'on veut que nous allions seuls par le monde, que nous ayons une conduite, une vie. Et que nous fassions des affaires et que nous luttons contre la nature et les hommes. Mais nous ne sommes bons qu'à faire des ronds-de-cuir, des conseillers municipaux ou des bedeaux.

Et il faut être des hommes !

La réforme de l'enseignement supérieure s'impose tout comme la réforme de l'enseignement primaire, et les hommes d'État qui entreprendront carrément l'une et l'autre, pour les mener à bonne fin, auront bien servi leur pays.

Avec les hommes et l'instruction d'aujourd'hui notre province et notre race s'en vont au diable.